

CHAPITRE PREMIER

LA NOTION

La notion est la connaissance intuitive d'un objet considéré en lui-même, abstraction faite de tout rapport; plus simplement, la notion est l'intuition ou la perception d'une chose. Pour percevoir un objet, nous n'avons pas besoin d'affirmer ses relations externes avec d'autres êtres, ni ses relations internes avec ses propres qualités; nous ne devons pas même affirmer son existence, car l'existence est encore une propriété: nous affirmons l'objet, rien de plus, rien de moins, sans nous prononcer sur la question de savoir s'il est et sans dire ce qu'il est. Point de notion sans objet, mais un objet suffit. S'il y en avait deux, nous établirions un rapport entre eux, nous jugerions.

La notion n'a qu'un objet unique et ne contient en conséquence aucun jugement. Elle exprime seulement la présence d'un objet dans la conscience: du moment que la pensée attentive se fixe sur une chose, elle la distingue, elle l'aperçoit, elle la connaît déjà de quelque manière: «notio, cognitio.» Je vois sur la couverture de quelques livres: l'esprit, le corps, le mouvement, les miracles. Un enfant pourra demander ce qu'on entend par esprit ou par miracle, mais toute personne qui a reçu quelque éducation comprendra immédiatement de quoi traitent ces livres. Voilà donc quatre notions qui surgissent en nous à la seule vue des signes qui les représentent. Nous affirmons les objets de ces notions, mais nous n'affirmons rien de ces objets, pas même leur existence réelle. Point de discussion sur le premier point, nous pensons tous au même objet, en lisant: «âme ou matière, espace ou temps, lois ou miracle;» mais sur le second point il y aura peut-être autant d'avis que de lecteurs. Y a-t-il des esprits distincts de la matière? Existe-t-il des miracles en opposition avec les lois de la nature? L'espace

et le temps sont-ils en nous ou dans le monde extérieur? La thèse de l'auteur ne sera peut-être pas la mienne, mais j'ai comme lui la notion des objets dont il parle; sinon je ne pourrais le comprendre. Si maintenant au lieu de voir des mots ou des signes, je vois les choses mêmes, si je trouve un minéral, une plante, un insecte, si je rencontre une personne ou si j'aperçois un météore, j'aurai de nouveau autant de notions que d'intuitions; dans ce cas probablement j'affirmerai quelque chose des objets que j'ai vus, je dirai au moins qu'ils existent, mais l'existence ne résultera pas de la notion seule; ce qui le prouve c'est que d'autres personnes, auxquelles je donnerai la description des choses que j'ai cru saisir, prouveront peut-être que j'ai été dupe de quelque illusion: elles ne contesteront pas la notion (le scepticisme ne va pas jusque-là) mais l'existence de son objet.

La notion n'implique donc en règle générale aucun jugement. C'est la plus simple et la première des opérations de la pensée, pourvu qu'on la prenne dans son acception la plus générale, comme intuition d'un objet ou comme idée dans le sens vulgaire de ce mot. C'est pourquoi la notion comme telle est indifférente à la vérité et à l'erreur, comme l'enseignait Aristote. La vérité et l'erreur supposent un jugement, une affirmation conforme ou contraire à la réalité; mais la notion n'affirme rien, si ce n'est qu'un objet réel ou imaginaire est présent à la pensée: la notion n'est donc ni vraie ni fautive. Si je dis: «les anges... est-ce vrai?» On ne pourra me répondre, parce qu'on ignore ce que je veux dire: j'exprime une notion, je ne prononce aucun jugement. mais si je dis: «les anges existent; les anges sont des créatures raisonnables comme nous,» on pourra me dire: c'est vrai ou c'est faux, parce qu'alors je combine des notions, j'établis des rapports qui sont exacts ou non. L'ange et l'existence sont deux notions distinctes, dont le jugement seul exprime la convenance ou la disconvenance.

Les conditions d'une notion sont les mêmes que celles de la connaissance en général: un sujet, un objet, un rapport. L'objet change; le sujet est toujours le même: c'est le moi comme être intelligent, effectuant un acte de pensée à l'aide

de ses fonctions intellectuelles. Les fonctions de l'entendement sont l'attention, la perception et la détermination. Point de notion sans attention; point de notion sans perception ou intuition: la notion est la perception même, appliquée non à un rapport, mais à un objet considéré isolément, dans son unité indivise. La détermination vient ensuite pour achever la notion, c'est à dire pour l'analyser et la développer dans toutes ses parties et dans toutes ses applications.

Plusieurs noms ont été donnés à cette opération de la pensée. On l'appelle tantôt sensation ou représentation, tantôt concept, conception ou idée. Mais il vaut mieux laisser à ces termes leur signification spéciale. La *représentation* désigne communément une espèce particulière de notions, les intuitions sensibles dont les objets sont figurés dans l'imagination. Les *concepts* sont des notions génériques dont l'extension et la compréhension sont définies. Les *idées* enfin, dans l'acception platonicienne qui a été restituée à ce mot par Kant, les idées expriment les intuitions intellectuelles de la raison. Quant à la *sensation*, que le sensualisme et le matérialisme considèrent comme la source de toutes nos connaissances, elle n'est en aucune manière une notion, mais un intermédiaire entre le sujet et l'objet de la notion, quand la pensée s'applique au monde extérieur. Les développements que nous avons donnés à la partie générale de la logique nous dispensent d'entrer dans de nouveaux détails au sujet de la formation et de l'origine des notions. Nous nous contentons d'indiquer sommairement les diverses espèces de notions qui se rencontrent dans l'intelligence humaine.

Les notions peuvent se diviser d'après leur objet, d'après les catégories de l'essence, d'après les sources de la connaissance, d'après les fonctions de la pensée, d'après les éléments de la compréhension et de l'extension.

1. Tous les objets que nous connaissons subsistent en eux-mêmes ou en autre chose: les premiers ont une existence propre et s'appellent substances; les seconds ont une

existence relative et sont les modes, les affections, les accidents, en un mot, les propriétés ou les manifestations de la substance. De là des notions de *substances* et des notions de *propriétés*, qu'on peut nommer aussi des *notions d'être* et des *notions d'essence*, si l'on entend par essence tout ce qui est inhérent à un être (1). Les premières s'expriment dans la langue par des termes concrets, les secondes par des termes abstraits (2). Telles sont, d'une part, les notions Dieu, homme, animal, plante, sel, Pierre, Jean, et de l'autre, les notions infinité, raison, sensibilité, ordre, force, unité. Les substantifs, qui désignent toutes les notions, ne sont donc pas toujours les signes de la substance; le mot cependant peut se justifier, car les qualités qui échangent leur valeur d'adjectif contre celle de substantif sont au moins conçues en elles-mêmes comme les substances, par un acte d'abstraction de l'intelligence. Si l'infinité et la force n'existent pas comme telles, indépendamment de tout objet, elles sont néanmoins considérées comme telles aussitôt qu'elles deviennent l'objet d'une notion.

Il n'y a pas plus d'êtres sans propriété que de propriétés sans un être. De là une troisième classe de notions, les *notions combinées*, qui ont pour objet soit un être considéré dans une de ses propriétés, soit une propriété considérée comme inhérente à un être. Exemples: créateur, roi, citoyen, ami; la justice de Dieu, la grandeur d'âme, l'amour des hommes. Dieu et créateur ne sont pas synonymes, quoiqu'ils se rapportent au même être: le créateur, c'est Dieu en tant que cause. Le roi, le citoyen, l'ami, sont des hommes, appréciés dans des positions ou des relations diverses. Dans une proposition, tous ces termes figureraient comme sujets ou attributs simples; les autres termes au contraire sont complexes, mais pourraient être remplacés avec avantage par un seul nom dans les langues à racines propres. Les mots de ce genre sont peu communs dans la langue fran-

(1) Krause, *Die Lehre vom Erkennen*, Lehrs. I, Wahrnehm. III, Göttingen, 1836.

(2) J. Stuart Mill, *System of logic*, book I, ch. II.

çaise et presque tous empruntés aux idiomes de l'antiquité, surtout au grec : philanthropie, magnanimité.

Enfin l'être peut être envisagé lui-même dans ses rapports avec ses parties ou avec un autre être, et la propriété possède à son tour des propriétés consécutives. De là de nouvelles combinaisons de notions qui rentrent dans le genre précédent. Exemples : cheval de rivière (hippopotame), pieds d'alouette, pommes de terre, table de marbre ; la science du langage (philologie), le cours de la vie, la continuité de l'espace.

Ces diverses classes de notions peuvent se représenter facilement sous une forme géométrique, comme schèmes pour l'imagination. Un cercle figurera une notion d'être ou de substance ; un carré, une notion d'essence ou de propriété : un carré dans un cercle, la notion d'un être avec une de ses qualités ; un cercle dans un carré, la notion d'une propriété en tant qu'inhérente à un être ; un cercle dans un cercle, la notion d'un être en rapport avec un être, ou un tout avec ses parties ; enfin un carré dans un carré, la notion de la propriété d'une propriété. Ces combinaisons peuvent même se présenter à la troisième puissance ; exemple : les humeurs des organes du corps, la rapidité de la marche du temps. Krause a épuisé toutes ces combinaisons dans un tableau annexé à sa logique, en ajoutant encore au cercle et au carré, symboles des êtres et des essences, le triangle, symbole des formes ou des propriétés formelles, comme l'espace et le temps. Chacun peut confectionner ce tableau sur les indications qui précèdent et y adapter les exemples qui conviennent à chaque cas. Les rapports entre les trois facultés de l'âme en offrent le modèle (1).

2. L'objet d'une notion peut être considéré dans son essence individuelle, dans son essence générique, ou, s'il est au dessus de tout genre, dans son essence infinie et absolue. De là des notions individuelles ou singulières, embrassant un objet complètement déterminé dans le temps.

(1) *La Science de l'âme dans les limites de l'observation*, partie II, ch. I, pag. 343, s.

des notions générales, embrassant toute une classe d'objets dans leurs propriétés communes et éternelles, et des notions absolues, embrassant un seul objet qui n'est plus déterminé ou ne fait pas partie d'un genre. Telles sont les notions que nous nous formons de tel ou tel corps, de tous les corps, de la nature ; d'un être raisonnable, Pierre ou Paul, de tous les êtres raisonnables, de l'humanité. La première a cela de commun avec la seconde qu'elle a le même objet, être raisonnable ou corps, mais l'une n'envisage l'objet que dans son essence individuelle, tel qu'il apparaît aux sens et se manifeste dans le temps, tandis que l'autre l'envisage dans son essence générale ou dans ses propriétés immuables et éternelles. Toutes deux portent sur des êtres relatifs et limités, tandis que l'objet de la troisième est infini et absolu.

La *notion individuelle* ou la représentation est donc la connaissance d'un objet complètement déterminé, soit qu'il s'agisse d'une propriété ou d'une substance, soit que cette substance existe dans l'espace, comme le corps, ou se développe dans le temps, comme l'âme. Toutes les notions que nous avons d'un phénomène, d'un fait, d'un accident, d'un événement, d'un personnage historique, sont à ce titre des notions individuelles. Il en est de même des notions de qualités, lorsque nous examinons ces qualités, par exemple la santé ou la maladie, la sensibilité ou la raison, non en général, mais dans leurs manifestations particulières chez tel ou tel individu. La pratique médicale s'appuie sur des notions individuelles, la science sur des notions générales. L'observation propre ou la conscience de soi, dans la psychologie expérimentale, ne donne que des notions individuelles, tandis que la psychologie spéculative fournit des notions générales. Toute l'histoire, comme science de faits, se compose de notions individuelles : portraits, descriptions, batailles, révolutions, coutumes, lois, institutions, États. L'histoire n'expose aucune théorie sur l'homme, sur la guerre, sur le droit, sur la nationalité, mais parle de tels et tels hommes, de telles et telles mœurs, de telles et telles nations : toujours des intuitions individuelles, des tableaux formés par l'imagination.

La *notion générale* ou la conception est la connaissance d'un objet, substance ou qualité, considéré comme genre, dans ses propriétés immuables et nécessaires, communes à tous les objets de même espèce. Les notions que les savants se forment du minéral, de l'animal, de l'organisation, de la vie, en tant qu'elles puissent s'appliquer à tout un règne, à tout ce qui est organisé et vivant, sont des notions générales. L'individualité même est l'objet d'une notion générale, que personne ne confondra avec la notion de tel ou tel individu. L'âme est une substance individuelle, mais quand on parle de l'âme en général, quand on définit les propriétés qui sont communes à toutes les âmes, on sort du cercle restreint des notions individuelles. Les mathématiques et la philosophie, comme sciences de principes, ne contiennent que des notions générales, dont les objets sont invariables et subsistent pour tous les temps. Telles sont les notions de la ligne, du cercle, de la vérité, du droit naturel, par opposition au droit positif d'un peuple. Les notions individuelles se déterminent par des traits individuels, comme éléments d'une description; les notions générales, par des caractères généraux, comme éléments d'une définition. La notion générale de la circonférence aura pour caractères l'uniformité de la courbure, qui appartient à toutes les lignes de cette espèce; la notion individuelle d'une circonférence déterminée aura pour note la longueur de la ligne courbe ou du rayon, qui lui appartient en propre.

Il ne faut pas confondre les notions générales avec les notions abstraites ou généralisées, ni avec les notions collectives. Entre les deux premières, il existe une différence de procédé ou de méthode et une différence de degré. Les notions abstraites sont des connaissances vulgaires, les notions générales des connaissances scientifiques. Si après avoir observé un certain nombre de plantes et d'animaux, on se figure que la plante, c'est ce qui a un tronc, et que l'oiseau, c'est ce qui a des ailes, on n'a que des notions abstraites qui ne conviennent pas à toutes les plantes et qui ne caractérisent pas les oiseaux. Mais une notion qui débute par la généralisation dans le domaine de la nature peut

devenir générale. Entre les notions générales et les notions collectives, il y a au contraire une différence de nature. Celles-ci n'expriment pas un genre, mais une collection, un certain nombre d'objets individuels. Les termes généraux peuvent être affirmés de tous les individus qu'ils renferment et indiquent leurs qualités communes; les termes collectifs ne sont qu'une répétition indéterminée de termes individuels. Un livre n'est pas une bibliothèque, ni un soldat une armée, et les propriétés de la bibliothèque ne sont pas les qualités communes de tous les livres qu'elle contient.

Les notions individuelles sont aux notions générales comme les faits sont aux principes, comme l'histoire est à la philosophie. Or l'histoire s'unit à la philosophie et les principes se réalisent dans les faits. De là des *notions comparées* ou appliquées, qui offrent une appréciation philosophique d'un fait. Telles sont les notions « bon livre, belle fleur, juste loi. » Quand j'applique les épithètes de bon, de beau, de juste à un objet déterminé, j'ai deux notions, l'une individuelle, l'autre générale, et j'en forme une notion nouvelle analogue à celle où je considère un être dans une de ses propriétés. La philosophie de l'histoire se compose de jugements de ce genre, où les hommes, les événements et les institutions sont envisagés dans leurs rapports avec la vie générale de l'humanité, conformément aux principes qui président à l'accomplissement de la destinée de tous les peuples.

La *notion absolue* ou *l'idée* est la connaissance d'un objet unique, soit substance, soit propriété, qui est au dessus de toute comparaison. Telles sont les notions de la nature, de l'espace, du temps, comme choses uniques dans leur genre, et la notion de Dieu, comme être un et entier. Ces notions sont encore des intuitions comme les précédentes, mais elles ne peuvent plus être saisies par l'imagination, ni sous forme d'une représentation sensible complètement déterminée, comme les notions individuelles, ni sous forme d'un diagramme ou d'un schème, comme les notions générales; elles sont des intuitions purement intellectuelles. Elles ne sont plus déterminables par des caractères singuliers ou communs, mais par des attributs infinis. L'espace et le temps

sont infinis dans toutes leurs directions, Dieu est infini dans toutes ses propriétés, dans sa sagesse, dans sa justice, dans sa puissance. Chacune de ces propriétés est elle-même l'objet d'une notion absolue. L'omniscience, par exemple, n'est pas une science particulière, ni l'ensemble des caractères communs à toutes les sciences, qui consistent à renfermer des notions, des jugements et des raisonnements, sous forme de définitions, de divisions et de démonstrations; elle est la science une et entière, la pensée infinie, adéquate à l'infinie réalité, la connaissance sans limite organisée et réduite à l'unité.

3. D'après les sources de la connaissance, les notions sont sensibles ou non sensibles, selon qu'elles proviennent de l'observation ou de la raison. Cette division coïncide avec la précédente. Tout ce qui est individuel ou déterminé est l'objet d'une notion sensible; tout ce qui est général ou indéterminé dépasse les limites de l'observation. Les éléments non sensibles sont à priori, les autres à posteriori.

Les *notions sensibles* embrassent toutes nos connaissances expérimentales, acquises par nous-mêmes ou par d'autres et transmises par voie de témoignage. Telles sont les notions physiques, historiques et géographiques, toutes obtenues à l'origine au moyen des cinq sens. Telles sont aussi les notions psychologiques, quand il s'agit de faits constatés par le sens intime. Car l'observation a un double domaine, l'un *externe*, l'autre *interne*, la vie de la nature et la vie de l'âme.

Les *notions non sensibles* embrassent toutes les connaissances qui s'élèvent au dessus des représentations individuelles, soit que la matière fournie par les sens s'étende et se généralise par le travail de l'entendement, soit que la raison conçoive des objets que la sensibilité ne peut atteindre. De là deux classes de notions non sensibles : d'une part, les *notions abstraites* d'espèces et de genres qui sont formées par l'entendement d'après les données des sens, et de l'autre, les *notions rationnelles* ou les idées absolues de lois, de causes et de principes. Les premières sont à proprement parler co-sensibles, et les dernières supra-

sensibles. Les unes prédominent dans les sciences où règne la méthode d'observation, les autres dans les sciences philosophiques.

Les notions sensibles ont pour objet ce qui devient, ce qui change, les phénomènes apportés et emportés par le flux des choses : elles sont sous ce rapport variables, contingentes et relatives. Les notions supra-sensibles au contraire ont pour objet ce qui est, ce qui reste le même au sein des variations universelles : elles sont donc à cet égard immuables, nécessaires et absolues. Les unes se rapportent à la vie, les autres à l'existence éternelle. Or la vie avec ses accidents est la sphère de la réalité, dans le sens vulgaire de ce mot, comme l'éternité est la sphère de l'idéal. De là les *notions idéales* et les *notions réelles*. Celles-ci expriment ce qui est ici ou là, un jour ou l'autre; celles-là représentent ce qui est éternellement et universellement vrai, ce qui est bon, ce qui est beau en tout temps et en tous lieux, pour les anges comme pour nous, abstraction faite des accidents de la vie terrestre. Les notions idéales exercent leur influence dans toutes les manifestations de la vie rationnelle, dans l'art, dans la science, dans l'activité individuelle et sociale, partout où l'esprit et le cœur sont gouvernés par un principe absolu, par le beau, le vrai, le bon ou le juste. Éternelles par leur objet, elles restent valables pour le temps infini, elles s'appliquent à la vie entière et s'imposent à la conscience sous forme d'un commandement catégorique : faites le bien, pratiquez la justice, cherchez la vérité, réalisez ce qui est beau, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, imitez Dieu partout, toujours, en toutes circonstances, quoi qu'il arrive.

Les notions idéales et les notions réelles se combinent entre elles dans les notions comparées, où nous appliquons une conception éternelle ou philosophique à une représentation historique ou sensible. C'est ainsi que nous apprécions chaque produit de l'art ou de la nature, chaque acte, chaque institution dans l'histoire ou dans la société présente, d'après les idées du beau, du bien, du juste, d'après les idées de la famille, de la commune ou de l'État. La philo-

sophie de l'histoire et la politique comme science reposent sur des associations d'idées de ce genre. Quand l'idéal est ainsi mis en présence de la réalité, il sert de type ou de modèle à la représentation sensible, et en conséquence les jugements de l'homme d'État ou du critique sur ce qui est seront d'autant plus sûrs qu'il aura une notion plus exacte de ce qui doit être.

4. D'après les fonctions de la pensée, les notions sont claires, précises, complètes, déterminées sous tous les rapports, ou obscures, confuses, partielles, indéterminées.

Une notion est *claire*, quand son objet se présente nettement à l'esprit; elle est *précise*, quand ses différents éléments sont distingués avec exactitude et reconnus dans leur ordre réel d'importance. L'attention et la perception suffisent généralement pour donner à une notion un degré convenable de clarté et de précision; mais ces fonctions doivent être plus exercées et plus soutenues pour les objets de la raison que pour ceux des sens, et pour l'intérieur que pour l'extérieur, selon les habitudes de la pensée. Les objets sensibles, les phénomènes de la nature laissent une empreinte visible dans l'imagination, qui soutient l'intelligence et contribue singulièrement à la clarté et à la précision de l'intuition. A défaut d'attention et de perception suffisantes, les notions restent obscures et confuses, leurs objets ne se détachent pas assez les uns des autres et leurs éléments se mêlent.

Les notions *complètes* ou adéquates sont celles qui expriment l'ensemble des propriétés fondamentales d'un objet; les notions *partielles*, celles qui négligent ou qui nient l'une ou l'autre de ces propriétés. Les premières correspondent exactement à l'essence des choses, non pas qu'elles l'épuisent dans tout son contenu, dans toutes ses manifestations et dans tous ses rapports, mais qu'elles la définissent dans ses caractères constitutifs. Les secondes ne comprennent qu'une partie de l'essence des choses et ne tiennent aucun compte du reste; elles ne conviennent à l'objet qu'en partie et ne donnent pas l'équation de la pensée et de la réalité. Les unes sont entièrement et absolument vraies; les autres

n'ont qu'une vérité partielle et relative, elles sont vraies sous un rapport, fausses sous un autre. L'erreur consiste alors à prendre la partie pour le tout: de là des notions *exclusives*. Si l'on recherche où se trouvent la vérité et l'erreur, on voit qu'il y a dans toute notion partielle un élément positif et un élément négatif, dont l'un embrasse les propriétés reconnues et l'autre les propriétés méconnues, et que la notion est exacte dans ce qu'elle affirme et fausse seulement dans ce qu'elle nie ou exclut. C'est là la source principale des disputes et des malentendus entre les hommes, entre les partis et les écoles. Quand on s'attache à une face de la vérité et qu'on la confond avec la vérité entière, la vue est nette, mais restreinte, et pour peu qu'on développe sa thèse dans ses conséquences et dans ses applications, on tombera nécessairement dans des erreurs dont il sera impossible de se dégager et qui empêcheront de saisir ce qu'il y a de fondé dans les opinions d'autrui, provenant d'un autre point de vue. Les notions complètes peuvent seules concilier les propositions contraires émises sur un même sujet, sur Dieu, sur le monde ou sur l'homme.

Qu'il y ait des notions partielles, cela n'est pas douteux. Les mathématiques en ont moins que les autres sciences, parce que tout est clair et précis dans les idées de grandeur, mais elles en ont. La définition du cercle, comme ligne courbe dont tous les points sont également éloignés du centre, est une notion partielle, car elle ne signale pas la nature même de cette ligne, qui est d'être constante dans sa courbure. La notion est exacte et nette, sans doute, parce que la relation des points de la circonférence avec le point central est caractéristique, mais elle est incomplète, en ce qu'elle ne considère pas la ligne en elle-même. Les sciences naturelles, où règne l'abstraction, sont pleines de notions partielles qui souvent défigurent les objets qu'elles prétendent expliquer, surtout au sujet de l'homme. Aussi les luttes et les contradictions sont-elles fréquentes entre les écoles de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. Elles sont plus nombreuses encore dans la philosophie, dont l'objet est plus complexe. Les rivalités séculaires du panthéisme et du